



JULIE RUOCCO

# FURIES

ROMAN

*ACTES SUD*





Photographie de couverture : Valérie Belin, Lady\_Stroke  
(Painted Ladies), 2017.  
Courtesy Valérie Belin et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles. © Adagp,  
Paris, 2021

© ACTES SUD, 2021  
ISBN 978-2-330-15395-3

JULIE RUOCCO

# Furies

roman

*ACTES SUD*



*à Razan Zaitouneh et à celles et ceux  
qui se sont battus à ses côtés*



## Coïncidences

“On vit dans un monde de coïncidences. Un homme et une balle qui se rencontrent, c’est une coïncidence.”

Elle ne savait pas pourquoi, mais les mots d’Aragon tournaient en boucle dans sa tête et elle ne pouvait rien y faire. Cela faisait pourtant longtemps qu’elle n’avait pas relu *Aurélien*. Elle fixait les grappes d’air qui s’agglutinaient à la surface de son café bouillant. On aurait dit des œufs d’insecte en train d’éclore.

— Bérénice ? Tu m’écoutes ?

Ses yeux se levèrent vers son interlocuteur, un homme d’une cinquantaine d’années. Malgré l’ampleur de son embonpoint, ses grandes boucles serrées en essaims blancs et son teint sombre lui donnaient des allures de pâtre grec. Il plantait sur elle un regard sévère.

— Si tu n’es pas prête, on arrête tout et je trouve une autre fille. C’est un coup trop dangereux pour envoyer quelqu’un qui plane.

C’était comme si les mots avaient percé sa bulle et que la rumeur de la terrasse se déversait lentement en elle. Elle était de nouveau à Paris, en plein cœur du V<sup>e</sup> arrondissement. Les vapeurs des percolateurs

et de café lui donnaient chaud. Elle eut un mouvement d'épaules pour se délasser, presque un geste de somnambule, avant de lui répondre :

— Je t'ai déjà dit que je pouvais m'en occuper. Et puis, toi et moi, on sait pertinemment que tu ne retrouveras pas de sitôt une autre nièce pour faire ce travail.

Il avait été piqué mais pas convaincu. Il continuait de la regarder avec ce mélange de contrariété et de suspicion qui caractérisait les hommes de son âge. Des hommes sûrs de leur autorité dans un monde qui leur échappait chaque jour un peu plus.

— La dernière fois, j'ai bien réussi à en faire passer plus que prévu. Tu as déjà oublié la marge que tu as pu te faire grâce à moi, tonton ?

Le tonton détourna la tête, le visage un peu de biais comme si, avec sa voix douce et sèche, elle venait de lâcher une grossièreté et qu'il cherchait à s'assurer que personne ne l'avait entendue. Bérénice l'observait toujours. Il lui apparaissait maintenant qu'il avait les yeux trop enflés, la paupière un peu trop grasse pour jouer au vénérable berger. Il avait plutôt l'air d'un amant égaré ou d'un souteneur avec trop de scrupules. Autour d'eux, d'autres couples dépareillés occupaient les tables cirées. Des clients adultères en face de filles sans âge, des faux mécènes en face de vrais paumés et, bien sûr, des directeurs de thèse en pleine séance de mystification devant des étudiants désespérés. Elle pensa avec un brin d'ironie qu'en les voyant, un passant aurait pu hésiter entre ces trois catégories. Et il n'aurait peut-être pas eu tort. Son père lui répétait tout le temps qu'il suffisait d'un rien pour faire un destin, et que tous demeuraient interchangeables.

— Méfie-toi petite, dans ce genre de carrière, on est bonne jusqu'à la prochaine. C'est fini l'époque des Malraux et des Apollinaire. Aujourd'hui si tu te plantes tu y restes, et crois-moi, il suffit de pas grand-chose, d'une coïncidence même.

Elle ne cilla pas.

— Eh bien, on verra tout ça le jour de la prochaine.

Il l'observait boire son café à petites gorgées amères, ses grandes prunelles mates toujours fixées sur lui. Depuis le début, il n'avait pas aimé son regard. Ce n'étaient pas des yeux de femme, ni de jeune homme d'ailleurs. Leur lueur était trop vague pour refléter quoi que ce soit. C'étaient des yeux de chat ou de vieillard rieur, avec toute leur lumière tournée vers l'intérieur. Des yeux impossibles à lire. Les voir plantés dans le visage d'une fille, même brune et banale comme elle, ça lui avait toujours mis un doute. Ou peut-être qu'il devenait trop vieux, tout simplement. Il eut un soupir las et fit glisser une enveloppe sur la table.

— Tiens, ce sont les informations qui concernent ce que tu dois identifier et nous ramener. Pour ce qui est de la logistique et des papiers, tu sais à qui tu dois t'adresser.

Bérénice reposa sa tasse en hochant la tête. Puis, elle attrapa l'enveloppe et se pencha sur lui pour le saluer. Il savait bien que ce signe d'affection était de trop entre eux. Pourtant, il accepta sans broncher son baiser sur la joue. Bérénice n'y manquait jamais. C'était sa façon à elle de dire qu'elle n'oubliait pas leur première rencontre. Cette fois où il était venu l'embrasser avec son odeur de pluie fanée et son imperméable trop étroit. Oui, il devait bien pleuvoir ce jour-là. C'était le jour où elle avait enterré

son père. Et elle ne savait pas encore qu'elle venait de faire la connaissance de "l'Assyrien".

Il s'était présenté comme un ancien ami de son père et peut-être qu'il n'avait pas menti. Elle se souvenait vaguement d'avoir entendu l'histoire de l'arrivée en France, de l'aide qu'il avait reçue d'un camarade, d'un presque frère qu'il ne lui avait jamais présenté.

Elle était seule devant le cercueil. Nazar, parce que c'était son nom, lui avait dit les mots d'usage. Il l'avait serrée dans ses bras. Deux fois. Une lorsqu'il était arrivé au funérarium, la seconde avant de la quitter. C'est là qu'il avait sous-entendu que si elle cherchait du travail, il pourrait l'aider, qu'elle était de la famille après tout et qu'il se doutait bien qu'avec des études d'archéologie, ça ne devait pas être facile. Lui connaissait des gens que ça pouvait intéresser. En y repensant, c'était bien le genre de boulot qu'on ne pouvait entreprendre qu'en famille...

Elle ouvrit la porte de la petite galerie d'art. Le carillon résonna dans la salle. Bérénice avait toujours trouvé que ce bruit était anachronique pour un temple du moderne. Mais elle n'eut pas vraiment le loisir d'admirer les toiles ou les sculptures. Des claquements de talons, solennels d'abord, puis précipités, l'entraînèrent dans l'arrière-salle. Elle eut tout juste le temps d'apercevoir un tailleur bleu avec une jupe un peu courte pour la saison. L'arc des jambes était anguleux. Toujours aussi maigre, pensa Bérénice.

— Bonjour, Olga.

La voix de son interlocutrice claqua dans l'air :

— Je t'ai déjà dit de ne pas venir en pleine après-midi.

— Je ne savais pas que l'on en était à ce genre de précautions...

Olga Petrovna leva les yeux au ciel avec des airs d'héroïne tragique. Sa grand-mère était venue de Pologne. Pour nourrir ses enfants, elle avait arpenté tous les hôtels particuliers de la capitale en se faisant passer pour une duchesse russe dans l'espoir de revendre à bon prix des bijoux contrefaits. Sa fille avait perdu le faux accent mais avait gardé les

réseaux d'acheteurs. Olga, c'était déjà la troisième génération, celle qui avait investi dans l'art contemporain en achetant très cher une réputation de respectable initiée. Une vitrine parfaite pour qui voulait protéger des activités d'un autre genre.

— C'est tout le drame de notre situation ! Il nous faut faire le travail des justes avec des précautions de criminels.

En plus du carnet d'adresses bien rempli, Olga avait hérité d'un goût prononcé pour la mise en scène. Bérénice sortit l'enveloppe de sa poche :

— Et as-tu pris toutes les "précautions" nécessaires pour le prochain vol ?

L'expression de Mme Petrovna hésitait entre l'horreur et l'indignation.

— Tu peux provoquer, mais sache que ce sont sur les petits vols d'aujourd'hui que se bâtissent les grandes collections de demain !

— Je ne parlais pas de la transaction, mais du voyage en avion.

La quadragénaire rougit un peu. Il y eut un instant de flottement pendant lequel elle chercha un dossier sur le bureau encombré. Elle le tendit à Bérénice avec empressement.

— Voilà, en plus du passeport nous avons ajouté quelques livres turques, au cas où tu devrais rester là-bas plus longtemps.

Bérénice ne répondit rien et se saisit de la liasse. Elle était presque sortie lorsqu'elle entendit jeter par-dessus son épaule :

— Ne t'y attarde pas trop, il paraît que la situation empire tous les jours...

Le carillon tinta de nouveau quand elle franchit la porte. Elle n'avait pas peur. Avec le temps

ces allers-retours étaient devenus une vague habitude. Elle rentrerait ce soir dans sa chambre sous les toits, elle mémoriserait le contenu de l'enveloppe, les objets précieux qui y étaient détaillés, et demain, elle prendrait l'avion pour aller les chercher. En pensée, elle retraçait déjà tous les fils possibles de leurs origines. Elle imaginait des destins d'argent et de pierre qui enjambaient les siècles, traversaient les hasards du temps et de l'histoire. Des bijoux millénaires qui n'avaient plus nulle part où se poser et laissaient leur or couler dans les veines des trafics d'antiquités et le ventre des marchés noirs. Elle se souvenait qu'étudiante, elle s'émouvait de ces héritages dispersés, sacrifiés par l'avidité des vivants. Plus maintenant.

Bérénice avait ouvert l'enveloppe. C'était une série de photographies imprimées sur du papier froissé. Tout un tas de joailleries antiques : des émaux d'Égypte, des grenats de Mossoul, des broches verrotées, mais aussi des lapis-lazulis sumériens et des ceintures d'or et de cuivre de la période hellénistique. Bérénice y recensa même une tiare martelée et des ferrets granulés d'or avec, en vrac, des restes d'ornements d'Ebla, de Mari. Parmi les trésors des receleurs, elle remarqua une parure qui lui sembla réellement authentique et facile à revendre. Des colliers et des boucles d'oreilles datant certainement de l'époque de Dioclétien. Ils devaient avoir été retrouvés quelque part dans une des nécropoles qui entouraient Palmyre. Son cœur se serra. "Palmyre". Rien que le mot lui était douloureux.

Elle était à l'hôpital lorsqu'elle avait regardé, hébétée, les images qui défilaient sur les chaînes d'information. Des vidéos en haute résolution d'une destruction sauvage et cette impression d'engloutissement absolu qui s'était emparée d'elle alors qu'elle était assise près de son père endormi. Des drapeaux noirs flottaient sur Palmyre. Bérénice n'avait suivi que très distraitement la montée de cette marée.

Pendant tous ces mois, sa principale préoccupation avait été de veiller son père. Mais aujourd'hui, l'orage qui grondait avait éclaté. C'était comme si quelque chose s'était réveillé dans les entrailles du désert et venait réclamer aux hommes sa part de néant et de folie. Elle était restée figée. Ce n'était pas seulement une ville qui tombait, des cohortes fanatiques se dressaient du fond des âges pour en finir avec la civilisation, pour anéantir tout ce en quoi elle et son père croyaient. Les scènes tournaient en boucle. Elle ne savait même plus à quel moment il avait cessé de respirer. Elle se rappelait juste l'après-midi il y a très, très longtemps, où il lui avait dit qu'il l'emmènerait au pied du temple de Baal. Vers la fin, elle pensait que, lorsqu'il divaguait, l'esprit de son père allait rejoindre les temples. Il partait revisiter ses mausolées, murmurait ses chansons anciennes dans les vents chauds. Au milieu des vapeurs d'antiseptiques, cette image l'apaisait.

À la télévision, les masses continuaient de s'abattre sur les statues, les pierres étaient défigurées à coups de pic. Bérénice avait la sensation que c'était le corps de son père qui était supplicié. Dans chacune des colonnes, dans chaque arc réduit en poussière, c'était son corps à lui qu'on dépeçait, là, devant ses yeux, et elle était impuissante. Toutes les histoires qu'il lui avait racontées, tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire et tout ce en quoi elle espérait était dynamité, renversé, piétiné. Son père était mort, Palmyre tombée. Elle était seule au monde, prisonnière de ruines qui n'existaient plus.

D'abord, elle n'avait pas réagi, c'était comme rater une marche dans le noir ou rêver que l'on se réveille. On essaie de se reprendre, sauf qu'à cet instant, la

chute n'a pas de fin. On ne saisit pas, on n'entend plus rien. Les noms et les parfums vous parviennent comme à travers une brume. Blanc. C'était la couleur de son deuil. Celui d'un homme qu'elle avait aimé sans le connaître. Celui d'un pays qu'il avait toujours porté en lui comme une blessure. Était-il kurde, turc, ou syrien ? Son père ne lui avait jamais rien dit et il était mort avant qu'elle puisse le lui demander vraiment. Qui était-il, ce passionné d'art et d'histoire qui avait si bien tu la sienne ? Un simple immigré ? Un amoureux des Lumières et de la littérature française ? À la fin, il était devenu professeur de français. Remplaçant. C'était sa fierté, lui qui récitait les alexandrins avec un accent improbable.

Par amour pour Racine et le théâtre, il avait nommé sa fille d'après l'une de ses pièces. Par amour pour elle et par superstition aussi, il n'avait pas choisi une véritable tragédie : *Titus et Bérénice*. Aucun assassinat et pas de vengeance, simplement l'histoire d'un départ ou peut-être celle d'un retour. Celui de la reine de Palestine. "Bérénice". Cette façon qu'il avait de l'appeler en ourlant le *r*. Un peu comme une promesse, un peu comme une menace.

— Son destin est de quitter Rome pour retourner là-bas, disait son père.

— C'est où, "là-bas" ?

Il ne lui avait jamais répondu et elle s'était sentie bête. Bête et ingrate, parce qu'elle osait lui poser la question de l'exil alors qu'il s'était battu pour lui offrir "la plus belle République après Rome". Petite, il l'avait bercée avec des chants dont elle ignorait la langue, lui avait narré des mythes inconnus. Il l'avait élevée seul, lui inculquant la pudeur des filles et l'esprit d'un garçon timide, nourrie d'amour et

assoiffée d'histoire. Se doutait-il que c'étaient ses silences qui l'avaient jetée à l'assaut du temps et des chantiers d'archéologie ? Accoucher le passé, voler des choses au néant, voilà ce qu'elle faisait de mieux. Combien de fois avait-elle envié ces bijoux déterrés du sable ? Elle aurait voulu qu'on se penche sur elle avec la même délicatesse, qu'on dissipe les secrets du passé et remonte le fil de son histoire.

Alors, quand l'Assyrien était venu à elle pour lui demander de ramener les débris de Palmyre, de Mossoul, elle avait accepté. Oui, elle lécherait les miettes, elle gratterait ce qu'il restait avec les ongles et ramènerait ce qui pouvait encore être sauvé. Tant pis si elle se rendait complice du massacre, tant pis si elle devait racheter les dépouilles aux bourreaux et négocier le prix du sang. Tout cela n'avait plus d'importance.

Dans le fond, elle aurait fait une très mauvaise archéologue. C'est ce que Bérénice pensait dans l'avion qui l'amenait en Turquie. Sans qu'elle les convoque, ses souvenirs d'étudiante non diplômée remontaient à la surface. Pour ses professeurs, elle manquait de passion ou, au contraire, souffrait d'une vision trop romantique du métier. Une vision naïve, un peu mythologique aussi.

— Les ruines n'ont pas toute une philosophie enfouie, ce sont parfois juste la trace d'un passé révolu et qui persiste, l'avait prévenue une enseignante.

Bérénice ne l'avait pas vraiment écoutée, trop pressée de se confronter aux ouvrages des hommes et du temps mêlés. Elle-même ne s'expliquait pas son appétit pour l'effondrement et ce qui y survivait. Le passé avait son secret, cette fécondité des cimetières qui réensemencéait un présent forcément orphelin. Elle était hantée par les gloires révolues, les défaites enterrées. L'image même du néant, sa puissance fantomatique s'entremêlait sans cesse à sa réalité. Bérénice était avide de chaque trace ou témoignage décalé d'un monde à rebours de la mort. Sa tendresse pour ces récits anonymes n'avait pas de limites, comme si les existences jetées en

pâturer au temps pouvaient remplacer les manques de la sienne, les silences d'une famille éteinte, sans mémoire. Bérénice chérissait tout ce qui portait la marque de l'histoire parce qu'elle n'en avait pas, du moins c'est ce qu'elle croyait.

Au début du semestre, sa plume recopiait avec fébrilité les mots des professeurs. Elle notait les bonnes phrases, les expressions qu'elle voulait retenir comme des prières : “lire le sol comme un livre”, “faire l'autopsie du temps”. Toutes ces promesses kitschs qui impressionnaient tant les gamines précaires et qui lui avaient laissé un goût d'inachevé. Elle s'en voulait d'y avoir cru avec tant de docilité. Au fil des semaines, elle avait vu ses espoirs s'effriter sous ses doigts impatients. Elle restait évasive lorsque son père lui posait des questions sur ses travaux. Elle n'osait pas lui parler du manque de financement, des cafés qui s'étiraient en débats interminables, de l'inertie administrative, de la morgue des conférenciers et de leurs sectes d'élus. Elle ne voulait pas entailler sa fierté, diminuer les sacrifices qu'il avait faits pour lui permettre d'intégrer cette école. Elle était pourtant loin d'être la dernière. Au contraire, elle faisait son possible pour plier sa nature rêveuse aux exercices d'archives, de taxinomie ou de frise temporelle. Malgré cela, Bérénice gardait toujours en elle l'instinct de la dévastation, le désir aussi un peu profane de révéler l'invisible. Elle savait s'approprier des images, des formes et des couleurs qui n'existaient plus et qui pourtant continuaient de lui apparaître dans toute leur singularité. Mais plus que tout elle avait soif de terrain et ne manquait jamais une occasion de participer aux fouilles, comme cette fois où elle avait signé pour un chantier d'été dans

les environs de Thessalonique. Des amies avaient essayé de la mettre en garde :

— Méfie-toi, il n'y a presque pas de filles dans ce séminaire.

C'est seulement sur place qu'elle avait compris ce que cela impliquait. Un kilomètre carré de poussière réservé aux protégés des grands pontes de l'école. Elle n'y était pas la bienvenue. Le chantier avait ses propres règles, sa hiérarchie. Il y avait les laborieux et les étudiants étrangers qui creusaient pendant que les héritiers parlaient ambition et avancement. Les rares filles présentes avaient le droit de moins transpirer au soleil à condition d'endurer avec le sourire les remarques suffisantes des responsables. Bérénice, bien sûr, creusait. Le protocole ne s'arrêtait pas là. Dès qu'un étudiant, à bout de sueur, approchait d'une zone intéressante, d'un début de vestige, il était prié d'en référer aux chargés de chantier, lesquels appelaient le professeur. Ce dernier leur faisait l'insigne honneur de se déplacer pour frétiller triomphalement du pinceau excavateur. C'était le jeu, ça et taper des pieds sur la terre battue pour faire fuir les serpents qui infestaient la zone. Bérénice s'en était accommodée. Elle aimait creuser. En tant que déracinée, elle nourrissait une étrange rancune à l'égard de la terre. L'ouvrir pour lui arracher ses mystères, avoir accès à un passé qu'on lui avait refusé. Elle se moquait de sa peau qui s'écaillait au soleil comme elle se moquait des réseaux de recherches qui s'organisaient sans elle.

Une après-midi où il faisait particulièrement étouffant, elle avait été envoyée creuser à l'extrémité du chantier. Son binôme l'avait rapidement abandonnée à cause d'une morsure d'insecte. Bérénice

était restée seule, à demi éblouie par la lumière. Le soleil tapait à enragé les pierres. C'était le même soleil qui avait dû piquer les anciennes armées, pensait-elle. Toute la terre respirait ce parfum de zénith conquérant et d'oliviers antiques. Bérénice ne bougeait plus et écoutait la partition du vent s'engouffrer dans ses cheveux. Elle devait être restée immobile pendant longtemps, assez longtemps pour que des serpents viennent effleurer l'acier de sa pelle. Des yeux, elle avait suivi la reptation lente des anneaux qui dessinaient des vagues dans le sable. Bérénice n'avait pas vraiment peur des reptiles. Elle n'esquissa aucun mouvement pour les effrayer ou s'en aller. À force de les fixer, son regard fut attiré par un morceau de pierre lisse, les serpents s'y étaient attardés un instant avant de disparaître dans les herbes hautes.

La peau en feu, Bérénice s'était agenouillée avec la certitude qu'il y avait là quelque chose d'endormi et qui l'attendait. Elle avait gratté la terre abîmée avec les ongles. Quand la forme était apparue, elle l'avait aussitôt enfouie dans sa poche sans même se préoccuper de ce qu'elle figurait. C'était un geste d'affamée, de pilleuse de tombeaux. Mais Bérénice croyait plus aux prophéties qu'aux malédictions. Ce geste, elle l'aurait répété à l'infini comme dans un rêve ou un écho. Sa main avait pris un caillou et était ressortie vide de sa veste. C'était aussi simple que ça, comme un tour de magie, une action irrésistible. Elle n'avait rien dit à personne et avait quitté le chantier avec la pierre dans sa poche qui battait comme un cœur.

Aujourd'hui encore, accoudée au hublot, c'était cette même pierre qu'elle portait autour du cou.

Elle ne put réprimer un sourire ironique. Décidément, elle n'avait jamais été une archéologue mais une voleuse. Rien qu'une profanatrice qui déplaçait les objets d'un monde à l'autre.

Ce que la pierre empaquetée de sable du chantier représentait, elle avait attendu d'être rentrée chez elle pour le découvrir. Bérénice l'avait nettoyée dans le secret de la salle de bains où elle avait grandi. Elle n'en avait pas touché un mot à ses amies ou à son père. Le sentiment de trahison envers lui aurait été trop grand et elle ne l'aurait pas supporté. Lentement, l'eau avait révélé les contours d'une femme. Une tête couronnée de serpents avec, en fond, ce qui ressemblait à la naissance d'une aile. Le reste avait été brisé, seule restait une figure qui tenait dans la paume de sa main. Étant donné l'emplacement et la datation du chantier, il ne pouvait pas s'agir de la déesse minoenne Asasara. En réalité, Bérénice savait déjà qui elle était. Des écailles et des plumes sur une tête de femme. Les récits sur les Érinyes déferlaient dans ses pensées. Assise sur le rebord de la baignoire, elle se laissait descendre au creux des anciens mythes. C'était une effigie de Furie qu'elle tenait entre ses doigts. L'une des filles de Gaïa et du sang d'Ouranos mutilé, celles qui étaient chargées de poursuivre et harceler les criminels. Elle se rappelait ses cours de culture antique, les textes d'Hésiode qui narraient la naissance sanglante du Titan Cronos. Comment le sang du ciel était tombé sur la terre et avait fécondé son sein. L'univers s'était ouvert. Il avait été pour la première fois livré au temps, à la violence et il avait eu besoin d'une mémoire pour continuer à se déployer. Voilà ce qu'étaient les Érinyes : celles qui n'oublient

jamais les fautes, la vengeance du ciel contre ceux qui enfreignent les lois. Sur le carrelage de la salle de bains, Bérénice avait ressenti une sorte d'étourdissement, le médaillon dans sa paume lui avait paru lourd. Plus lourd encore que lorsqu'il était agglutiné à la terre grecque.

Elle était sortie de la salle de bains et l'avait caché dans la doublure de sa valise. Elle l'y avait laissé pendant deux années. Deux années où elle avait presque réussi à oublier qu'elle avait volé la mémoire d'un monde pour la réenfouir ailleurs. Et puis son père était mort. La pierre sculptée l'avait comme appelée à elle. Bérénice avait bien regardé son visage grimaçant. Les traits de la Furie étaient fissurés par les siècles. Elle avait repensé à l'offre de Nazar, aux trésors suppliciés de Palmyre, à toutes ces vies rasées et aux civilisations vacillantes. Elle avait eu envie de sentir la pierre sur sa peau, de mesurer sa densité comme si elle en acceptait le jugement. Elle s'était saisie d'une vieille chaîne pour en faire un pendentif. Le jour où elle avait ouvert sa première enveloppe, elle la portait autour du cou. Le médaillon avait le poids d'un souvenir vague, la masse de son propre bourreau.

La place était vibrante de soleil, les rayons se pressaient par vagues sur sa nuque, autour de son front. La poussière faisait comme un voile de chaleur entre elle et le bruit de la ville de Kilis. Elle savourait la brûlure des veines qui battaient sous sa peau, plus encore que celle du café blanc\* sur sa langue. Il ne tarderait pas à arriver. L'intermédiaire lui avait donné rendez-vous dans une petite ville turque à la frontière de la Syrie. La transaction serait rapide. Bérénice avait sélectionné les objets qui l'intéressaient, elle effectuerait le paiement en ligne grâce à une monnaie virtuelle. Elle n'avait plus qu'à vérifier leur authenticité, la suite lui était facile et ne nécessitait même pas de faux certificats. Il y avait des femmes dont le port de reine sublimait les cailloux les plus primitifs pour peu qu'elles les portent. Avec Bérénice, c'était le contraire : sa banalité pouvait réensevelir en plein jour des trésors millénaires. Elle n'avait qu'à emmêler les bijoux antiques avec les breloques qu'elle achetait sur le marché, sa peau suffisait à ternir leur éclat. La grimace de la Furie devait certainement aider. Derrière son masque fissuré,

\* Infusion sucrée à base d'eau et de fleur d'oranger.

même tout l'or des anciennes impératrices n'aurait pu éveiller les soupçons des douaniers turcs. Il ne restait que leurs regards et leurs sarcasmes. Bérénice imaginait déjà leurs yeux qui, même lorsqu'ils lorgnaient une laide, cherchaient dans les replis de la silhouette une ombre pour conjurer l'ennui, trouver de quoi se repaître ou faire une phrase. Elle ne comptait plus les fois où elle avait senti ce regard lui labourer les reins, tenter d'y arracher quelque chose. Comme si aucune femme n'avait le droit de se détourner d'eux et de s'appartenir encore. Quel que soit le crime qu'ils pensaient lui faire payer avec la saleté de leur regard, Bérénice ne baissait jamais les yeux. C'était sa force et elle en oubliait d'être une proie. Alors, avec le même mépris attentif qui la détaillait, elle s'attardait sur la masse de leur uniforme, surtout les plis sous le col ou les taches de sueur. Et c'était comme s'ils découvraient pour la première fois qu'ils pouvaient être regardés à leur tour. Ils prenaient conscience de leur ventre mou, des rides et de l'odeur aigre qui flottait autour d'eux. Comme ça devait être désagréable...

Un jeune garçon serpenta entre les tables du café pour faire signe à Bérénice que l'intermédiaire était arrivé et qu'il l'attendait à l'intérieur. Elle le remercia et fit mine de rentrer pour payer. Il faisait sombre, ses yeux ne s'étaient pas encore habitués à l'obscurité. Elle remarqua une ombre découpée par la lumière oblique des stores. Dans l'entrée, les rideaux fermés charriaient le souffle chaud et épais de la rue. Il fallait faire vite, l'homme avait posé le sac à moitié fermé sur le comptoir et gardait les lanières serrées dans sa main. Bérénice ouvrit le sien comme pour chercher de quoi régler sa boisson. Elle fut étonnée

par la profusion des objets mais se concentra sur les parures. Aucun mot ne fut échangé. L'homme gardait la tête tournée vers la fenêtre close. Tout était lourd, chaque geste, chaque regard posé était pénible, comme si l'éclat du soleil l'aveuglait encore dans le noir. Elle entendit soudain des pneus crisser à l'extérieur. À cet instant et sans savoir pourquoi, Bérénice repensa aux mots d'Aragon.

“On vit dans un monde de coïncidences.”

Elle eut l'impression que toute la sueur amassée sous ses seins coula d'un coup et puis... Et puis, ce fut le bruit sec et assourdissant du plomb. Une rafale qui crépite au-dehors, dévore la terrasse, la rue et le ciel. Le soleil qui se perce, les éclats de fer qui criblent les choses et les êtres. Sur le comptoir, la lumière du sang a giclé. La main de l'homme s'ouvre et lâche les lanières du sac. Bérénice se retrouve au sol. En face d'elle, le béton se fend comme si le mur se déchirait sur toute sa longueur pour laisser pleuvoir du feu. Une voiture vient d'exploser.

— Bérénice ? Tu m'entends ?

La voix éraillée d'Olga Petrovna grésillait dans le conduit du téléphone. Elle n'eut que la respiration rauque de la jeune femme comme réponse. La gorge lui brûlait encore, comme si des éclats de verre y étaient restés coincés. Bérénice ignorait toujours avec quelles forces elle avait réussi à s'extirper des décombres et à retrouver le chemin conduisant chez sa logeuse. Très rapidement, la nouvelle de l'attaque s'était propagée et, comme elle était tenue de le faire en cas de problème, la vieille femme qui l'hébergeait avait contacté la galerie parisienne.

— C'est un miracle que tu en sois sortie indemne ! Il aurait suffi d... sa voix s'évanouit à l'autre bout du fil. Il faut que tu rentres au plus vite ! On a un contact, une humanitaire suisse qui travaille dans le camp de réfugiés d'Öncüpınar. Tu iras la retrouver, elle t'aidera pour le retour. Rentre avec ce que tu as pu sauver.

— Ce que j'ai pu sauver ?

Bérénice jeta un regard éperdu en direction du sac encore ensanglanté. Comment l'avait-elle ramené jusqu'ici ? Combien de temps s'était-il écoulé depuis que la main de l'homme était retombée derrière le